

tion charmante, tout en reconnaissant faiblement le travail et le mérite d'un auteur Canadien.

ALBANI

(EMMA LAJEUNESSE)

par

Napoléon Legendre.

Emma Lajeunesse, — ou Albani, pour l'appeler du nom qu'elle a illustré en si peu de temps, est née à Chambly, province de Québec, dans l'hiver de 1847-48. Elle fut baptisée, un mois et demi après sa naissance, à Plattsburg, N. Y.

Son père, Joseph Lajeunesse, d'abord étudiant en médecine, était un professeur de musique d'une certaine habileté et possédait surtout un goût comparativement très-développé. Emma est l'aînée de deux autres enfants, dont l'un est actuellement dans les ordres, au séminaire de Montréal.

Madame Lajeunesse (née Mélina Mignault), fut le premier professeur de sa fille.

Dès l'âge de quatre ans, la petite Emma avait déjà commencé, dans les croches et les doubles croches, les piques et les soupirs, ce travail qui devait porter plus tard de si beaux fruits.

On conçoit, cependant, qu'à cette époque, l'étude de la musique n'occupait pas la place principale dans son existence. Car, comme tous les autres enfants, même les mieux doués, surtout les mieux doués, dirions-nous avec plus de vérité peut-être, la petite Emma adorait le jeu, les courses et le tapage. Elle était en outre espiègle, colère et fort difficile à conduire.

Nous avons toujours trouvé que l'on faisait à l'enfance une grande injustice en la comparant à une cire molle. La cire, il est vrai, reçoit une empreinte, mais du premier coup, sans résistance, platement et lourdement. Ce n'est pas ainsi qu'un enfant est formé et élevé. Il faut des efforts graduels et réitérés, des assauts intelligents et mesurés. C'est plutôt un acier généreux qui se façonne à l'aide de la flamme et d'une pression savante.

Or, notre jeune virtuose n'était pas une cire molle; autrement elle ne fût probablement jamais devenue la grande artiste que nous savons.

Vers 1853, M. Lajeunesse vint s'établir à Montréal.

Nous rappelons encore la maison qu'il a occupée, sur la rue St. Charles-Borromée. Il enseignait la musique, réparait et accordait les pianos. On ne devient pas riche, de nos jours, dans l'exercice de cette profession. A cette époque, elle était moins lucrative encore.

Cependant, la petite Emma perdit sa mère, et ce grand malheur vint la frapper à un âge où il laisse déjà des traces profondes, surtout chez une jeune fille.

La maison fut triste pendant bien des mois, les études, toutefois, ne furent point abandonnées, et M. Lajeunesse y trouva une distraction qui l'aida à supporter le violent chagrin qu'il avait ressenti.

C'est vers ce temps qu'a commencé la véritable éducation musicale de la petite Emma.

Dire que son père l'aimait serait ne peindre que faiblement l'espèce de culte qu'il avait pour sa fille. Il la sentait douée et ne songeait qu'à la faire briller, qu'à en faire une grande artiste. Était-ce le rêve de l'amour paternel ou la prévision du musicien en présence d'une organisation pleine de grandes promesses? C'était probablement les deux. Quoi qu'il en soit, la prévision a été juste, le rêve est devenu une réalité.

M. Lajeunesse adorait sa fille, mais lorsqu'il s'agissait de ses études musicales, il était d'une extrême sévérité. La journée de la petite Emma était bien remplie. Elle s'exerçait six heures par jour régulièrement : deux ou trois heures de piano, une heure ou deux de harpe, et une heure de chant matin et soir : tel était le programme dont elle ne s'écartait que très-rarement, hors les occasions où sa constitution délicate lui dictait quelques jours d'un repos néces-

saire. Son père était alors son unique professeur, et il est juste de dire qu'il lui a donné une excellente direction.

Tout n'était pas rose, néanmoins, dans l'existence de la jeune musicienne. Le public qui voit paraître un artiste sur la scène ou manœuvrer un régiment sur place, s'imaginer volontiers que le jeu entraînant de l'un et les évolutions brillantes de l'autre ont été acquis sans plus de peine et de difficultés qu'il n'en a à les regarder ou à les entendre. Hélas! s'il lui était donné de jeter un coup d'œil dans la coulisse ou dans la salle d'exercice, s'il pouvait voir combien ce qu'on est convenu d'appeler la ficelle tient plutôt du câble et de la chaîne, comme il changerait d'idée! Cependant, on admirerait-il plus les uns et les autres? Nous croyons que non. Car, dans ce monde, tout singulier que cela paraisse, la fiction est plus forte que la réalité, et l'on pleurera toujours plus volontiers sur le malheur supposé de l'Éléonore du *Trouvère* que sur les angoisses réelles de l'artiste qui est peut-être obligé de chanter ce rôle pendant que chez elle les cierges brûlent dans une chambre mortuaire, près du corps d'un parent chéri.

Nous avons déjà eu occasion de dire que notre jeune musicienne, tout en cultivant son art, n'entendait pas renoncer complètement aux amusements de son âge, elle conservait donc un goût prononcé pour le jeu et le tapage. Après tout, à cet âge, la chose est si naturelle!

Mais elle se laissait emporter souvent au-delà des limites qu'une raison plus froide devait établir. De là aussi, maintes fois, de ces petites scènes de famille entre la fille et le père remontrances d'un côté, pleurs et colères de l'autre.

M. Lajeunesse avait trouvé, à Montréal, dans la personne de M. Guillaume David, alors célibataire aisé, un ami et un protecteur précieux. Ce digne citoyen avait conçu une affection toute paternelle pour la petite Emma. Elle ne l'appelait pas autrement que l'oncle Guillaume. Aussi, combien de fois ne l'a-t-il pas consolée de ses chagrins d'enfant; combien de fois n'a-t-il pas rétabli entre la fille et le père une paix que ce dernier ne demandait qu'à signer... jusqu'à la prochaine escapade de notre espiègle enfant.

Madame Lavigne, la mère de notre violoniste populaire, a aussi été souvent, pour Mlle. Lajeunesse, la confidente de ces gros chagrins que nous avons tous ressentis, et ses caresses maternelles ont bien des fois remplacé les baisers de celle qui n'était plus. Nous ne pouvons résister au désir de raconter ici une ou deux anecdotes qui peindront d'une manière plus frappante l'enfance et le caractère de la jeune virtuose.

La profession de M. Lajeunesse l'appelait souvent en dehors de la ville, dans certains villages où il allait de temps à autre accorder ou réparer les instruments. Il ne partait jamais sans faire à sa fille les plus minutieuses recommandations sur l'emploi du temps pendant son absence.

Or, un jour, il devait partir à deux heures pour Vaudreuil. Emma avait préparé avec soin la malle de son père, ce qui ne l'avait pas d'ailleurs tellement absorbée qu'elle n'eût eu le temps d'avertir quelques-unes de ses petites amies.

— Papa ne revient que demain soir, avait-elle dit; nous pourrions nous amuser toute l'après-midi, et je trouverai bien le moyen ensuite de rattraper le temps perdu.

A midi, le papa vint dîner, et, un peu avant une heure, une voiture l'emportait avec sa malle vers la gare de la Pointe St. Charles.

— Surtout ne t'amuse pas et travaille, je saurai bien m'apercevoir, à mon retour, de la manière dont tu auras employé ton temps. Tâche d'être bonne fille! Telles avaient été ses dernières paroles, au moment de monter en voiture.

Emma avait bon cœur; les derniers mots de la recommandation l'avaient touchée. Elle se serait probablement mise à son piano ou sa harpe. Mais, hélas! les petites amies avaient été averties et il est si difficile de décommander une fête, surtout à douze ans!

Le père avait, d'ailleurs, à peine tourné le coin de la